

je ne m'y fie pas trop. Vous êtes la seule personne du monde à qui je dois le moins les dire, répondit Sainville, vous n'y prenez pas assez d'intérêt; & si vous y en prenez, il n'y a rien que je vous doive tant cacher. Sainville vouloit tout de bon s'en défendre; mais la Marquise lui ayant dit: Quoi! vous voulez que je croye que vous m'aimez, & il y a des choses dont vous me faites mystere! il ne vit plus de porte pour s'échapper, & il dit à la Marquise: Ah, Madame! à quoi me forcez-vous? si vous sçaviez le désordre qui est arrivé en votre absence, faute de m'avoir témoigné que vous preniez quelque part en ma conduite, & pour m'avoir laissé sur ma foi, vous en seriez bien étonnée, & je ne sçai si vous n'en auriez point quelque regret. En vérité, je ne puis consentir à vous apprendre une histoire que j'ai besoin d'oublier; c'est ouvrir moi-même une playe qui commence à se fermer: & encore une fois, vous êtes la personne du monde à qui je dois moins révéler ce secret. Je ne sçai quel il peut être, dit la Marquise; mais je sçai bien que je suis la seule personne à qui vous en devez le moins faire. Je vois bien qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire, s'écria Sainville, je ne vous ai jamais rien caché & je ne vous dois rien cacher. Mais, Madame, voici un étrange effet de sincérité, que de découvrir une galanterie à une personne

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

aimable, à qui on fait si souvent des déclarations d'amour; avec quels yeux m'allez-vous regarder? Ah! ce ne fera point avec des yeux de colere, vous ne m'estimez pas assez. Hé! que je serois heureux si pour le prix de ma sincérité, vous me chassiez d'auprès de vous pour un mois! vraiment, j'ai trop affaire de vous pour m'en défaire, dit la Marquise; mais vous me faites acheter bien cher une histoire que je vois bien qui me coûte déjà quelque chose. Madame, dit Sainville, je ne vous demande plus que de l'attention, je m'en vais commencer.

Quand vous ne voudriez pas l'avouer, vous scavez assez combien je vous aime, & vous n'ignorez pas avec quelle impatience j'ai supporté votre éloignement; j'en ai été affligé à mourir, & j'ai toujours traîné depuis une vie languissante. Mais croiriez-vous, Madame, que ces violentes marques de la passion que j'ai pour vous, ayent pû donner occasion à m'en faire sentir une nouvelle? Pendant que je mourois d'ennui, & que ma langueur ne me permettoit pas d'aller bien loin, je ne songeois qu'à me promener dans le voisinage, & tout l'Eté j'arpentois les allées du Luxembourg, toujours songeant à vous, & trouvant quelque joye secrette à me voir dans un endroit où j'avois eu le plaisir de vous voir si souvent. L'amour de qui je n'avois garde de me défier, m'attendoit dans ces allées, & pour

m'attraper mieux il me laissa promener plus de deux mois sans me rien dire. Le traître sçait qu'il n'est pas mal-aisé de surprendre un cœur sensible. Vous n'étiez pas ici pour défendre vos conquêtes, & il s'est fervi en cela du plus dangereux artifice du monde, mais si surprenant, que je puis bien dire que c'est la fidélité qui m'a rendu infidèle.

Il faut reprendre l'histoire d'un peu loin, afin de vous la donner toute entière ; & que vous plaçant d'abord au point de vûe, vous puissiez juger sagement de tout ce qui se présentera à vos yeux ; car pour moi, je prétens faire une peinture naïve avec des couleurs simples & naturelles sans grossir les objets, & je mettrai dans le lointain du tableau les choses que je ne veux pas qui soient trop éclairées.

Il y a environ trois ans que me promenant dans les Thuilleries je rencontraï une jeune Demoiselle, que j'avois vûe cinq ou six fois en des endroits où sa mère alloit jouer. Dès le premier jour que je l'avois vûe, il m'avoit semblé qu'elle jettoit sur moi des regards assez obligeans, & toutes les fois que je la vis ensuite, j'eus lieu de croire la même chose. Quand elle me voyoit jouer, elle s'interressoit pour moi ; elle me plaignoit de mes pertes ; si je disois quelque chose, elle étoit toujours du même sentiment, elle me flattoit sur mon esprit, & me faisoit valoir auprès des autres ; en un

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
 CHAP.
 XXX II.
 Histoire de
 Sainville &
 de Sylvie.

mot, elle prenoit le soin de m'obliger en tout. Je regardai cela d'abord comme des enfances; car Sylvie, (ce sera désormais son nom,) n'avoit pas tout au plus treize ou quatorze ans; & comme j'étois persuadé qu'à cet âge-là l'on agit sans choix, ou que le hazard a plus de part que le cœur, à ceux que l'on fait, je répondois assez froidement à des avances qui m'auroient bien remué dans un autre tems. Je n'y étois pourtant pas insensible; mais pour toutes ces petites marques d'affection, je prenois simplement le soin de lui faire connoître que je la distinguois bien dans la foule, & lui rendois plus d'honnêteté qu'aux autres. Cependant je commençai à m'appercevoir que les soins de Sylvie étoient plus empressez que je n'avois crû, & un petit reproche qu'elle prit à tâche de me faire en secret, & d'une manière assez vive, me persuada qu'ils partoient du cœur. Elle ne sçavoit peut-être pas elle-même ce qu'elle sentoit; mais elle me témoigna de petits mouvemens de jalousie, que je vis bien qui ne pouvoient être sans amour. J'avois commencé en ce tems-là à vous aimer, & il y avoit bien de quoi m'occuper sans me détourner ailleurs. Tout m'engageoit à vous servir; cette fierté avec laquelle je vous voyois dédaigner les amans, me donnoit de l'estime pour vous. J'étois attiré par la bonté que vous témoigniez à vos amis, & je me trouvois agréablement

flatté de ce que vous aimiez mieux ma conversation que celle des autres, & de ce qu'il me sembloit même que vous commençiez à écarter tous ceux qui vous environnoient. Votre esprit, votre humeur, votre bon goût, & sur-tout la bonté de votre cœur achevoient de me charmer, & je ne me défendois de m'abandonner à une véritable passion, que dans l'impossibilité que je voyois à pouvoir vaincre votre cœur, siere comme vous êtes. Un homme prévenu de tant de choses engageantes résiste facilement à s'engager ailleurs, & j'étois persuadé que ce seroit vous faire la dernière injustice, & me faire tort à moi-même, que de me donner à une autre. Je crois même, si j'ose vous le dire, que vous ne l'aurez pas trouvé trop bon; laissez-moi ce petit mouvement de vanité pour adoucir le déplaisir que j'ai de vous trouver toujours si siere. Je ne pouvois donc faire autre chose en cet état-là, que de plaindre Sylvie; & quand je la rencontrois par hasard à la promenade ou en quelque autre endroit, j'évitois avec soin d'entretenir sa passion par de fausses complaisances, ne voulant ni l'abuser, ni trahir les sentimens de mon cœur qui m'attachoient plus à vous que je ne l'avois pensé. Je ne laissois pas de prendre plaisir à me trouver avec elle, au moins je sçai bien que je ne m'y ennuyois pas; mais je prenois le tems qu'elle étoit avec

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Syvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

Phénice, la plus chère de ses amies, qui étoit aussi une fort jolie personne, à peu près de même âge, la présence de sa compagne me servant d'excuse de ce que je ne lui disois pas des choses aussi obligantes qu'elle le pouvoit souhaiter.

Cela dura long-tems de la sorte, sans que Sylvie pût se promettre de m'engager, & sans qu'elle eût lieu de s'en plaindre. Enfin vous fûtes obligée de faire ce grand voyage, qui me pensa désespérer, & il ne me resta de consolation que celle de vous écrire & de recevoir de vos lettres. L'amitié que vous m'aviez promise, & les honnêtetés que vous me dites en me disant adieu, me repassoient incessamment dans l'esprit, & en même tems que cela flattoit ma passion, j'y trouvois aussi mille sujets de m'affliger. Car enfin que peut-on espérer d'une personne qui ne parle jamais qu'en fuyant; & si l'on espère, de combien de craintes & de déplaisirs cette espérance est-elle traversée? Après y avoir bien fait réflexion, je songeai à réduire toute ma passion, à une bonne & sincère amitié, telle que vous me la témoigniez, & de ne regarder plus les soins & les empressements de l'amour pour me rendre utile à vos intérêts. Dans cette résolution je commençois à mener une vie assez tranquille; & n'ayant plus, ce me sembloit, que l'impatience de vous revoir, comme la meilleure de mes amies, je me louois

Jouois tous les jours d'un bonheur qui me permettoit de jouir de la raison. Je me crus en sureté de toutes les passions qui troublent le repos de la vie, n'ayant rien à craindre de votre côté, & je regardois déjà comme autant de tâches dans l'esprit d'un honnête homme tous les engagemens de galanterie qu'on peut avoir avec des femmes. Mais, comme on dit, il est bien difficile de pénétrer le cœur des hommes, & quelque soin que j'aye pris, je n'ai jamais pû moi-même bien connoître le mien. Pendant que je me croyois si bien affermi contre les attaques de l'amour, il me restoit pourtant une espèce de mélancolie, qui me détournoit de toutes sortes de plaisirs; je n'aimois plus le jeu ni la conversation; j'avois même de la peine à revoir mes amis; & je ne pensois qu'à vous; mais croyant que ce n'étoit qu'une habitude à vous trouver plus agréable que tout le reste, je ne laissois pas de me trouver dans un parfait repos.

Ce fut dans ce tems-là, qu'en me promenant aux Thuilleries, il m'arriva de passer devant des Dames, entre lesquelles je remarquai Sylvie avec deux de ses Parentes, qui sont fort agréables, quoique déjà un peu âgées. Je me trouvai si près d'elle; que je crus que je ne pouvois les éviter sans incivilité; & après les avoir saluées je m'allai asseoir auprès de Sylvie. C'est là que je commençai de sentir qu'il est bien dangereux

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

de se fier à ses résolutions, quand on ne s'est pas bien éprouvé. Sylvie me regarda obligeamment, à son ordinaire, & je sentis réveiller dans mon esprit cette complaisance que j'avois toujours eue pour elle. Nous nous promenâmes ensemble avec Phenice, qui ne la quittoit presque jamais; elle me flatta encore sur mon esprit, je la louai sur sa beauté; & après deux heures de promenade & de conversation, nous nous séparâmes assez satisfaits l'un de l'autre.

Quinze jours durant, j'allai presque tous les soirs aux Thuilleries, & ayant manqué d'y aller un soir, Sylvie me le reprocha le lendemain en des termes qui me firent bien connoître qu'elle y prenoit beaucoup plus de part que je ne me l'étois encore imaginé. Et sur ce que je lui dis, que j'allois faire un grand voyage, parce que je n'avois pas de santé à Paris, elle me parut triste & dé faite, & ne se remit que pour me dire, que du côté que j'avois dessein d'aller, je ne trouverois pas le remède dont j'avois besoin. Elle entendoit par-là, que c'étoit votre absence qui me rendoit malade, & qu'il n'y avoit que vous qui me puissiez guérir. Belle Sylvie, lui répondis-je, sans penser pourtant qu'à lui dire une honnêteté, il y a de bons Médecins à Paris sans que j'en allasse chercher si loin; mais je ne fais de pitié à personne. Dans une si belle occasion de s'ouvrir davantage, Sylvie ne sçut que me

dire, ou elle ne voulut pas parler; mais je vis clairement dans ses yeux, qu'elle n'eut pas été fâchée que je la priasse de travailler à ma guérison. Nous eûmes une assez longue conversation, dans laquelle elle tâcha toujours de me persuader que je ne devois point quitter Paris; & cela plus spirituellement que je ne l'attendois de son âge. Elle me dit enfin que le voyage me seroit funeste, & que j'y mourrois; qu'elle me le prédisoit, prenant Phenice à témoin qu'elle avoit bien fait d'autres prédictions qui étoient arrivées. La promenade finie, je la ramenai chez elle, & elle me dit encore en la quittant: Souvenez-vous qu'il y va de votre vie, si vous vous en allez; après quoi, nous nous séparâmes avec assez de peine, elle me conduisant encore des yeux, & moi les ayant toujours sur elle, tant que nous pûmes nous voir.

Quoique je crusse n'avoir rien dit à Sylvie avec dessein, & que je m'imaginasse ne rien sentir, je ne laissai pas d'avoir de l'inquiétude quand je ne la vis plus, & toute la nuit je ne pensai qu'à elle. Je me la représentai avec tous ses charmes, jeune, agréable & spirituelle, & d'autant plus facile à engager, qu'elle m'avoit toujours témoigné de l'estime & de la complaisance, quoique je ne fisse pas de grands efforts pour l'y obliger. Mais craignant quelque surprise de ma foiblesse, je vous appellois au se-

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

cours, avec les résolutions que j'avois faites de ne me plus engager, & il me sembloit après cela que je n'avois plus tant à craindre. J'allai néanmoins le lendemain jouer chez une de mes amies pour me détourner d'un lieu où il me sembloit que je n'étois pas tout-à-fait sans péril, & je me souviens qu'on me reprocha que j'étois bien rêveur pour un homme qui jouoit avec tant de fortune. Effectivement je gagnai tout ce que je jouois; mais à peine m'en appercevois-je. Le jeu fini, on parla d'aller à la plaine de Grenelle, & de venir se rejouir après la promenade. J'y consentis; & comme il n'y eut point de place pour moi en deux carrosses, qui se trouvèrent pleins de femmes, je ne voulus pas attendre qu'on mît les chevaux à un autre, j'entrai dans ma chaise; sans songer à ce que je faisois, je dis à mes porteurs de marcher. Ils me demandèrent où je voulois aller? Et où voulez-vous que j'aille, répondis-je brusquement? Je ne sçai comme ils l'entendirent; mais il me portèrent aux Thuilleries, où j'avois accoutumé d'aller tous les soirs. J'y entrai en rêvant, sans penser à la partie que je venois de faire avec les Dames, & la première personne que je rencontrai, ce fut Sylvie, qui se promenoit avec sa mère & quelques Dames de son voisinage; je me joignis à leur troupe, & après deux tours d'allée, les Dames ayant voulu se reposer, nous continuâmes

à nous promener. Sylvie , Phenice , & moi , avec un des parens de Phenice , qui nous quitta bien-tôt. Sylvie me parut plus gaye qu'à l'ordinaire , quoique je l'eusse trouvée un peu rêveuse en entrant ; & n'osant me flatter que j'eusse causé ce changement , je lui en demandai la raison. C'est , me dit-elle , que nous allons nous divertir à la campagne un mois ou cinq semaines , & cela me donne de la joye , parce que je me lasse de ne voir que les Thuilleries ; il me semble que je suis une des Statues de ce Jardin , & que je suis condamnée à y demeurer tant qu'il durera. Dans ce tems-là Phenice s'amusant à cueillir des fleurs , je lui répondis ; Quoi donc : belle Sylvie ! aimez-vous tant la diversité , que vous vous laissez du plus beau lieu du monde , & dont vous faites le plus bel ornement ? Et vous , dit-elle , n'avez-vous pas la même joye de le quitter , vous qui voulez vous en éloigner pour plus de six mois ? Il est vrai , repar-tis-je que j'y avois pensé ; mais votre prédiction m'en a fait revenir , & je vois bien qu'elle s'accomplira à Paris , si vous venez à le quitter je m'apperçûs bien que ce que je venois de dire n'avoit pas déplû à Sylvie , & je crois qu'elle m'auroit répondu quelque chose d'obligeant , fans que Phenice vint nous retrouver. Ce voyage me mettoit en inquiétude , & je dis à Phenice : Mademoiselle , vous êtes donc aussi de cette partie

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

(LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

de campagne, puisque vous ne vous opposez point à laisser partir Sylvie? Je ne sçai ce qu'elle veut dire, répondit Phenice, je n'en ai point ouï parler du tout, & je gagerois qu'elle ne dit pas vrai. Comme il étoit déjà tard, la mère de Sylvie lui envoya dire qu'il étoit tems de se retirer, & nous n'en pûmes obtenir qu'un tour d'allée, où je reprochai à Sylvie, qu'elle m'avoit donné une terrible allarme, en parlant d'aller à la campagne, & je la priai de ne me mettre plus à de semblables épreuves. Elle tourna la chose en raillerie, & me dit qu'elle ne croyoit pas que j'y prisse autant de part que je le voulois faire croire, & qu'elle sçavoit assez de mes affaires, pour ne pas douter qu'il n'y avoit plus rien qui m'attachât à Paris. La conversation finit avec la promenade, & je lui dis en la quittant, qu'il ne tiendrait qu'à elle de m'attacher à Paris pour toujours, pourvû qu'elle voulût seulement prendre soin de ma guérison.

Nous continuâmes à nous promener presque tous les jours un mois durant, hors que j'allois quelquefois jouer dans un quartier fort éloigné pour entretenir mes connoissances; & quand j'avois manqué à me trouver aux Thuilleries, Sylvie sçavoit bien me le reprocher.

Enfin ce qu'elle ne m'avoit dit qu'en riant se trouva vrai en effet; on l'emmena à la campagne; & le soir, avant le jour de son

départ, elle m'en avertit aux Thuilleries, en me disant qu'elle y venoit pour la dernière fois. Cela me surprit, & je lui demandai avec empressement l'explication de ce qu'elle venoit de dire. C'est, me dit-elle, que nous nous en allons demain à la campagne pour ne revenir de plus de deux mois, & j'ai voulu prendre congé des Thuilleries, dans la résolution d'y renoncer pour le reste de mes jours. Ah! m'écriai-je, belle Sylvie, dites-vous vrai? que vous est-il arrivé dans ce jardin, que toute l'Europe admire, pour le trouver si désagréable? Si j'en crois ma pensée, c'est moi qui vous le fais haïr, car je n'ai vû que moi ici qui s'attachât auprès de vous. Je vous ai dit la vérité, me répondit-elle; nous nous en allons demain, & pour le tems que je vous ai dit. Et en avez-vous, belle Sylvie, lui dis-je, autant de joye que vous en témoignez, & Paris tout grand qu'il est, n'a-t-il rien que vous y puissiez regretter? Comme je crois, dit-elle, que je n'y ferai regrettée de personne, je n'y dois non plus regretter qui que ce soit. Par cette raison-là, repartis-je, s'il y a quelqu'un qui vous y regrette, vous êtes aussi obligée de le regretter. Hé mon Dieu dit-elle, qui seroit-il ce quelqu'un, & par où se seroit-il engagé à prendre quelque part en moi? Estes-vous si jeune, lui dis-je, que vous ne connoissiez pas encore votre mérite, & cette agréable jeunesse

LIVRE II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

n'est-elle pas un grand mérite elle-même ? Mais, belle Sylvie, il est impossible que vous ne vous apperceviez pas que vous avez de l'esprit & de la beauté qui sont les plus grands charmes qui puissent engager un honnête homme ; & avec cette connoissance vous ne pouvez douter que ceux qui vous voyent souvent, ne ressentent votre absence avec un extrême déplaisir. S'il dépendoit de moi, dit Sylvie, de ne m'en pas aller, je répondrois à des flatteries si obligeantes ; mais je n'en suis pas la maîtresse, & vous voulez bien que je ne les prenne que comme des complimens d'adieu. Prenez-les pour des sentimens sinceres, lui dis-je, & la suite vous fera voir que vous ne vous êtes pas trompée. La mère de Sylvie s'en alla en même tems, & me dit en souriant qu'elle ne trouvoit point d'autre sûreté pour sa fille, que de l'éloigner d'un lieu où j'étois. Je ne sçai ce que je répondis ; mais en donnant la main à Sylvie, pour la ramener chez elle, je lui dis : Belle Sylvie, songez quelquefois à ce que vous laissez à Paris, & donnez quelque moment à un homme qui vous consacre tous ceux de sa vie. Je ferai voir à mon retour, me répondit-elle, si j'ai oublié ceux qui auront pensé en moi : Pour vous, ajouta-t-elle, vous avez qui vous doit tenir compte de toutes vos pensées, & je vous crois assez honnête homme pour faire scrupule de m'en

vouloir charger. Je ne suis pas ingrate à toutes les honnêtetés que vous m'avez témoignées; mais jugez vous-même jusqu'où doit aller ma reconnoissance. Nous étions déjà sur le pas de la porte, & elle me dit adieu; mais avec des yeux qui sembloient me promettre plus qu'elle ne m'avoit dit. Avouez donc, Madame, dit Sainville à la Marquise, avouez que Sylvie a de l'esprit, & qu'on ne peut dire des choses plus agréables ni plus fines que ce que je viens de vous raconter. J'avoue que j'en suis tout étonnée, répondit la Marquise, & si vous ne m'aviez promis d'en faire une peinture fidèle, je croirois que vous avez flatté son portrait. Mais continuez, je meurs d'envie de sçavoir le reste, & je suis aussi amoureuse de Sylvie, que vous en êtes amoureux vous-même.

Je trouvois tant d'esprit en Sylvie, continua Sainville, que je ne pouvois comprendre comment elle en pouvoit tant avoir dans un âge si tendre; & cela me charmoit encore plus que tout ce qu'elle peut avoir d'ailleurs de beauté & d'agrément. Je me trouvai un peu triste de son absence; car, pour n'en point mentir, je commençois à l'aimer; mais je ne l'aimois pas encore assez pour m'en désespérer. Et comme vous revintes avant elle, la joye de vous revoir, votre amitié qui ne s'étoit point altérée, & la reconnoissance que je vous devois de

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Saintville &
de Sylvie.

mille marques de bontés que vous m'aviez données en votre absence, le jeu, la comédie, les promenades, tous ces divertissemens que je prenois avec vous, assoupirent ces foibles sentimens d'amour pour Sylvie qui n'étoient encore qu'à demi formés. Cette retenue avec laquelle vous résistâtes aux nouvelles attaques que vous donna ma passion, vos sages conseils, & cette terrible maladie dans laquelle je désespérai cent fois de vous, & pensai autant de fois me désespérer, mais sur-tout ces sentimens d'une véritable piété qui accompagnèrent toujours un mal si périlleux, me firent rentrer en moi-même & je me crus en liberté. Mais l'amour ne perd point ses droits; vous ne demeurâtes pas assez long-tems à Paris pour affermir mon esprit en des résolutions si utiles, & votre absence précipitée me replongea dans une mélancolie, qui a été la source de tous les maux que j'ai soufferts depuis.

Je me trouvai aussi accablé de votre éloignement, que je l'avois été la première fois; & vous ayant toujours regardée comme le seul bien qui m'est nécessaire, je retombai dans le même dégoût de tous les autres plaisirs. Après votre départ je ne pûs demeurer dans un quartier où je vous avois perdue; dès le même jour je le quittai avec une impatience extrême, & m'en vins loger dans l'endroit où vous sçavez que je suis, qui m'approchoit de vous d'environ cinq cens pas

sur plus de deux cens lieues. Je fus long-tems sans sortir, ne pouvant me résoudre à faire des visites avec le chagrin que j'avois, & craignant que mes amis qui n'auroient pas manqué de s'en appercevoir & de me le reprocher, ne crussent qu'on ne peut aimer avec tant d'ardeur sans être aimé. Dans toutes les passions que j'ai eues, ma plus grande passion a toujours été d'aimer mieux la réputation des personnes que j'aimois, que tout ce que j'en pouvois attendre.

L'Été étant venu, je commençai à prendre l'air pour me fortifier; car j'étois devenu fort foible d'un peu de fièvre accompagnée de beaucoup de dégoût & d'ennui; & les beaux jours m'invitant à la promenade, j'allois tous les soirs à Luxembourg avec dessein de chercher les endroits les plus écartés, & de ne parler à personne. Pendant que je promenois ainsi ma rêverie, un soir que j'étois accablé de la chaleur, j'allai vers le Parterre pour y prendre le frais, & j'étois sur le point de m'asseoir sur les buis quand Sylvie, qui me reconnut, me vint demander si j'avois de vos nouvelles. Je ne pûs refuser une conversation commencée par un endroit si agréable; elle fut presque toute de vous, le reste ne fut que des compliments, & je me retirai de bonne heure avec la consolation d'avoir trouvé quelqu'un qui connoissoit mon mal, & avec qui j'en pouvois parler. Sylvie fut ce jour-là fort

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.
Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

adroite, elle ne dit pas une parole qui pût me donner à penser, & elle affecta tant d'indifférence, que je ne me souvins presque plus du passé, & que je ne songeai pas même que je pusse la craindre. Je ne manquois pas tous les soirs d'aller chercher au même endroit une personne qui me disoit mille biens de vous, & cela me donnoit tant de joye que je commençai d'avoir quelques bonnes nuits malgré mes chagrins & cette insomnie dont vous m'avez tant fait la guerre. Remarquez ici les ruses de l'amour, & comme il sçait adroitement mêler le poison parmi les plus innocentes fleurs. Jusqu'à cette heure vous n'avez vû que des jeux d'enfant, bien-tôt la face du théâtre va changer.

Je ne songeais nullement que Sylvie pût avoir d'autre dessein que de m'engager par son honnêteté à continuer d'en avoir pour elle; car après avoir été un an sans la voir, j'avois sujet de croire qu'elle ne pensoit plus à ce qui s'étoit passé, & que le peu de soin que j'avois pris de l'entretenir dans ses premiers sentimens les avoit entièrement dissipés. Mais je lui sçavois si bon gré de tout le bien qu'elle me disoit de vous, que je prenois un plaisir extrême à l'entretenir; il y avoit déjà beaucoup plus que de la complaisance, & je la cherchois même avec empressement pour continuer une conversation que j'aurois voulu qui ne finît jamais. Je la

reconduisois chez elle après la promenade, je l'allois voir afin d'aller avec elle; & pendant que je ne croyois pas avoir besoin de me tenir sur mes gardes, l'amour a tant fait, malgré la confiance que j'avois en mon cœur, qu'il l'a insensiblement touché, & Sylvie a fait de ma complaisance une violente passion; mais violente à tel point qu'en l'espace de trois mois j'ai vû plus de païs que je n'en avois vû en toute ma vie.

Un soir que nous étions à Luxembourg, je remarquai que Sylvie avoit toujours les yeux attachés sur moi; je crus qu'elle avoit quelque chose à me dire, & je tâchai de la détacher de sa compagnie pour sçavoir ce que c'étoit. Je me levai, & me promenai seul dans le Parterre, regardant toujours de son côté; & comme si nous nous fussions donné le mot, je la vis sortir de sa place, & prendre Phenice par la main. De jeunes gens qui étoient-là, voulurent la suivre; mais elle dit qu'elle vouloit entretenir Phenice, & elles se promenèrent seules. Nous fîmes cela si finement l'un & l'autre, que personne n'auroit jamais crû que nous eussions le même dessein, & nous nous promenâmes chacun de notre côté près d'un quart d'heure sans faire presque semblant de nous voir. Cependant nous gagnions toujours païs, & chaque tour d'allée nous approchoit de quelques pas. Enfin nous nous trouvâmes insensiblement l'un avec

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIVRE II.
 CHAP.
 XXXII.
 Histoire de
 Sainville &
 de Sylvie.

l'autre au détour d'une allée , & Sylvie me reprocha que j'avois bien brusquement quitté la compagnie pour aller rêver. J'avois , lui dis-je , un dessein que je voulois faire réussir , & cela ne se pouvoit faire parmi tant de gens. Hé , dit-elle , en êtes-vous venu à bout ? Oui , répondis-je , & jusqu'à cette heure j'ai sujet d'être content. Sylvie me regarda avec des yeux languissans , & se forçant pour me parler : Je ne sçache qu'une seule personne au monde , me dit-elle , à qui vous voulussiez dire quel est ce dessein. Vous avez raison , répondis-je , belle Sylvie , aussi n'y a-t-il qu'une seule personne qui le doive sçavoir. Nous avons besoin pour nous expliquer davantage , de demeurer seuls , & on eût dit que Phenice connoissoit bien l'envie que nous en avions ; elle nous quitta brusquement pour s'aller asseoir sur les buis ; & en la suivant lentement , Sylvie me demanda quand j'esperois de vous revoir : Je n'en ai nulle espérance , lui répondis-je. Hé mon Dieu , que je vous plains , ajouta-t-elle ; qu'est-ce que vous pourrez faire sans une personne si aimable ? Vous ne trouverez rien à Paris qui vous puisse dédommager de ce que vous perdez. Nous étions pour lors tout auprès de Phenice , & la bienveillance vouloit que nous demeurassions avec elle ; mais comme nous nous allions asseoir , elle dit à Sylvie : Vous croyez donc que je n'aime pas à rêver aussi-

bien que les autres , je vous prie , laissez-moi un moment en patience. Mademoiselle, dis-je à Sylvie, c'est un plus grand bien que vous ne pensez que de pouvoir rêver en secret. N'interrompons point Phenice, puisqu'elle le demande elle-même. Nous continuâmes donc à nous promener , & tout étoit favorable au dessein que nous avions de nous entretenir seuls ; car il faisoit déjà nuit , & la mère de Sylvie ne nous pouvoit entrevoir que confusément du lieu où elle étoit , outre qu'elle croyoit que Phenice étoit avec nous. Vous me faites pitié , me dit Sylvie , de l'état où je vous vois , & si j'avois la main assez bonne , je travaillerois à votre guérison ; mais si je m'y connois bien , la playe est bien profonde , & il est fort difficile de porter le remède jusques-là. Je m'étois si bien accoutumé à Sylvie , que je ne me désois plus d'elle ; & croyant toujours qu'elle ne pensoit qu'à adoucir le déplaisir que j'avois de votre absence , je lui parlois assez confidemment des obligations que je vous ai , de la bonté de votre cœur , & de tout ce qui m'attache à vous , tâchant pourtant de lui faire croire qu'il n'y avoit point d'amour ; mais je lui persuadois moins cela que le reste , & ce qu'elle sentoit elle-même , lui ouvroit si bien les yeux , qu'il étoit difficile de l'abuser. Belle Sylvie , lui répondis-je , vous me croyez bien dangereusement blessé. A la mort , me dit-elle , & j'ai de la

Liv. I.
 CHAP.
 XXXII.

Histoire de
 Sainville &
 de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

compassion de voir un honnête homme qui se consume inutilement. Si vous me croyez dans ce péril , répondez-je , je vous demande du remède ; car je ne sçaurois mourir content , sans vous avoir rendu quelque service. Cela est fort galand , dit-elle ; mais si j'entreprendois une fois de vous guérir , je prétendrois que vous vous abandonniez entièrement à ma conduite , & que vous ne fîssiez pas la moindre démarche que je ne l'eusse ordonnée : mais , ajouta-t-elle , les hommes sont naturellement si légers , qu'ils le sont en tout ; & quelque bien qu'on leur puisse faire , ils ne sçavent ce que c'est que reconnoissance. On peut dire cela des hommes en général , lui répondis-je ; mais il y en a qui ont le cœur mieux fait , & pour moi , pour peu de bien qu'on me fasse , j'en ai toujours un extrême ressentiment. C'est une chose bien fâcheuse , dit Sylvie de ne pouvoir pas voir clairement dans le cœur des hommes ; ils ont tous le même langage , & qui s'y voudroit fier , le plus mal honnête homme persuaderoit aussi-bien que le plus sincère. Quoi ! repartis-je , belle Sylvie , avec tant d'esprit vous n'en sçavez pas faire la différence ? Il me semble que la vérité a bien un autre air que la feinte ; & celui qui dit ce qu'il ne sent pas , n'a jamais assez d'art pour bien imiter le naturel. Je ne sçai , dit Sylvie , pourquoi nous en sommes sur cette matière ; mais je crois que nous avons tort
tous

tous deux dans le parti que nous soutenons. Je parle du peu de confiance qu'on peut avoir aux hommes : & j'avoue que je ne les connois point ; & vous qui les connoissez, vous me les garantissez, si je ne me trompe, apparemment contre votre conscience. La plupart des hommes, dis-je, ne sont pas sûrs ; mais il y en a beaucoup à qui on se peut fier. Dites-moi, je vous prie, belle Sylvie, ajoutai-je, quel sujet avez-vous de vous plaindre des hommes ? Moi, répondit-elle, je vous ai déjà dit que je ne les connois point, & vous êtes le seul à qui j'aye jamais parlé ; mais j'en ai ouï dire d'étranges choses. Ah ! ne jugez pas, dis-je, de tous les hommes par moi, ni de moi par tous les hommes ; assurément ils ne me ressemblent pas. Je cède à tout le reste la bonne mine, les avantages de l'esprit & du corps ; mais je n'en connois point qui ait le cœur fait comme moi, qui se pique d'une fidélité inviolable, & qui aimât mieux renoncer aux plus grands biens du monde, que de les posséder injustement. Voilà, dit Sylvie, de beaux sentimens, & la Marquise... est bien heureuse d'être aimée d'un si galant homme. Oui, dis-je ; mais je la trouve bien malheureuse de ne pouvoir aimer : elle perd le plus beau de sa vie dans une espece d'indifférence, qui la rend insensible aux plus solides plaisirs, & hors moi la plupart

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

de ses amis ne l'aiment plus que par reconnaissance. Est-ce, dit Sylvie, que quand on n'aime point, on n'a aucun plaisir? On n'a pas les véritables plaisirs, lui répondis-je, & ceux qu'on goûte, sont bien froids. Vous me faites revenir d'une grande erreur, dit-elle, je croyois qu'il y eût un plaisir bien sûr dans l'indifférence parce qu'on y est en repos, & quand on aime, il me semble qu'on a bien des inquiétudes. Quand on aime bien, lui dis-je, l'amour sçait tourner les inquiétudes en plaisirs. Je crois avoir vû des Vers sur ce sujet, dit Sylvie, & je sçai que vous en faites, j'en ai même vû de votre façon; mais je voudrois bien voir de ceux que vous avez faits pour la Marquise de.... Je n'en ai jamais fait pour elle, lui répondis-je, elle ne les aime pas, & elle est d'ailleurs si paresseuse, qu'elle ne voudroit pas prendre la peine de lire une page d'écriture. Oh! dit Sylvie, vous ne l'avez pas aimée si long-tems sans faire des Vers pour elle; mais vous me jugez indigne de la confiance. Vous êtes, lui dis-je, trop belle & trop jeune pour être confidente, belle Sylvie. Mais.... mais, interrompit-elle, je ne suis pourtant pas assez aimable pour mériter quelque sacrifice. En disant cela elle me quitta brusquement avec une espece de dépit, qui me fit bien connoître ce qu'elle avoit dans le cœur; je

la suivis fans qu'elle voulût m'écouter, & ayant pris Phenice, nous allâmes retrouver la compagnie qui les attendoit pour sortir. Je donnai la main à Sylvie pour la ramener chez elle, & elle me dit : Si je vous demandois quelque chose d'importance, je m'adresserois bien mal, puisque vous me refusez les Vers que vous avez faits pour une Dame que vous dites qui n'aime point. Si elle vous aimoit, ajouta-t-elle, je louerois votre discretion ; mais dans l'indifférence où vous dites qu'elle est, cette discretion est bien inutile. Je vous jure, lui dis-je, que je n'ai jamais fait de Vers pour la Marquise, si ce n'est quelquefois dans les lettres que je lui ai écrites ; & cela ne valoit pas la peine que j'en gardasse des copies. Au reste je ne me pique point de faire des Vers, je ne trouve point ceux des autres trop bons, & je serois bien fâché d'exposer les miens à la censure ; mais si vous voulez me promettre qu'il n'y aura que vous qui les verrez, je vous en ferai voir que j'ai faits autrefois pour une fort jolie Demoiselle, qui avoit de votre air. Regardez-bien ce que vous dites de la Marquise, me dit Sylvie, je m'en veux fier à vous ; mais prenez garde de ne me pas abuser, car si je viens à le découvrir, je ne vous le pardonnerai point. Adieu, me dit-elle, je vous avertis qu'il y aura demain

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.
Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

compagnie au logis, & que dans deux jours nous irons à la campagne; mais nous n'y ferons pas long-tems. Encore à la campagne, m'écriai-je, quoi je ne vous ai pas si-tôt retrouvée, qu'il faut que je vous perde? Je vous dis que nous n'y ferons guères, repartit Sylvie, ce sera tout au plus sept ou huit jours, & j'en ai de la joye, parce que je m'accommode mieux du Luxembourg que des Thuilleries. Ha! belle Sylvie, lui dis-je, quand on aime, on ne compte plus par jours, les heures & les momens sont des années. Sylvie me regarda si tendrement, quand je lui dis cela, & je me trouvai moi-même si attendri, que je ne pus m'empêcher de lui baiser la main, & elle ne fit pas de grands efforts pour la retirer.

Je ne sçai, Madame, dit Sainville en regardant fierement la Marquise, comment j'ose dire tout cela, & j'admire que vous ayez la patience de l'entendre & de le souffrir. Continuez, dit la Marquise, vous dites merveilles, j'y prens trop de plaisir pour vous interrompre, & je ne veux pas que vous me cachiez la moindre circonstance de cette histoire.

Ce qu'il y a d'admirable, reprit Sainville, c'est que la plupart des choses, que je venois de dire à Sylvie, m'étoient échappées sans que j'y prisse garde; j'étois comme

possédé de l'amour qui me faisoit parler malgré moi, & en vérité; s'il n'y avoit pas eu quelque charme comme cela, est-il possible que deux heures eussent renversé des résolutions si affermiées dans mon esprit, & toute la fidélité que je vous avois vouée? Je me retirai donc avec une espee de trouble, que je ne connoissois pas bien, & je commençai à sentir cette aimable langueur, qui se glisse dans l'ame aux premieres approches de l'amour; j'étois déjà si malade, que je ne voulois même pas songer à guérir, & je pensois seulement à éprouver encore Sylvie avant que de m'embarquer plus avant. Cependant comme je fus dans ma chambre, & que je m'apperçus que j'avois plus d'inquiétude qu'à l'ordinaire, je me mis à faire des réflexions sur l'état où je me trouvois, je relus deux ou trois de vos lettres, je voulus vous écrire; je tâchai de m'appliquer à quelque autre chose & au bout du compte je ne me trouvai de raison, que pour me plaindre de n'en avoir plus, & pour déguiser mon mal à ceux avec que j'étois. Enfin je ne pûs souper ni soutenir la conversation; & pour être en repos je fis semblant de vouloir écrire; je m'y mis en effet, & ce fut des Vers que j'écrivis sur mes nouvelles inquiétudes.

LI V. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

*Ne vivrai-je jamais dans une paix profonde?
Est-ce un bien que le Ciel ait retiré du monde?*

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

*Ou se c'est à moi seul que le sort l'a ravi!
De mes malheurs passés la fortune étoit lasse ;
Mais toi , cruel Amour ! tu ne fais point de
grace ,
De quoi t'irrites-tu ! je t'ai si bien servi.
Au moins donne à mon cœur quelques mo-
mens de trêve ;
Qu'une fois je respire , & que mon sort s'acheve.
Mon cœur veut s'affermir , & non se dégager.
Mais quel repos attendre en adorant Sylvie ,
Favorable ou cruelle , il y va de la vie.
Les grands biens , les grands maux courent
même danger.*

Je me trouvois déjà tant d'amour , que je m'imaginois que tout le monde pouvoit le reconnoître ; & comme je voulois le cacher à tout le monde & à Sylvie même , jusques à ce que je l'eusse mieux éprouvée , j'allai chez elle fort tard , pour voir quel parti elle auroit pris pendant que je n'y étois pas , & tâcher de connoître si j'y avois quelque part. Je la trouvai dans son cabinet , qui chantoit avec son Maître de musique , & il la grondoit de ce qu'elle ne chantoit pas à son ordinaire. Ne vous étonnez pas de cela , lui dit-elle en me regardant ; je n'ai pas dormi un moment cette nuit. Le Maître la quitta , & elle me demanda aussi-tôt si j'avois fait des Vers. En voilà , lui dis-je , en lui montrant ceux que je viens de vous dire ;

je voudrois bien que vous ne me chargeas-
 fiez plus d'en faire, il n'y a rien de si con-
 traire au repos, & je n'ai pas plus dormi
 que vous. Vous êtes bien à plaindre, me
 dit-elle. Je ne me plaindrois point, lui dis-
 je, si je croyois que ce fut la même raison
 qui nous eût tous deux empêché de dormir.
 Elle lisoit cependant mes Vers; & après a-
 voir achevé? Oh! dit-elle, à ce que je vois,
 il ne fait guères bon aimer; puisque l'amour
 ne fait point de grace, & qu'on n'a plus
 de repos. Elle s'en alla aussi-tôt dans la cham-
 bre où étoit la compagnie; craignant qu'on
 ne nous trouvât seuls dans son cabinet,
 & j'y demurai après elle, où je fis ces
 Vers pour répondre à ce qu'elle venoit de
 me dire.

LIV. II.
 CHAP.
 XXXII.

Histoire de
 Sainville &
 de Sylvie.

*L'Amour, aimable Iris, a d'agréables
 charmes.*

*Il cause bien des maux, il donne mille allarmes,
 Mais à qui sçait aimer, il n'a rien que de
 doux.*

Le beau secret quand on le peut entendre.

Hélas! Ne puis-je vous l'apprendre,

Moi qui l'apprens sans cesse auprès de vous?

Ne vous étonnez pas des vers que je vous
 dirai, c'est le langage de l'Amour; Sylvie
 m'avoit ordonné d'en faire, & pour vous
 dire vrai, j'étois si échauffé, que la veine

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

s'ouvroit de tous côtez. J'entrai dans la chambre, où je trouvai qu'on jouoit déjà à deux tables, & Sylvie révoit seule auprès du feu; je m'approchai d'elle, & je lui donnai ces vers, & après qu'elle les eut lûs: je ne fçai, me dit-elle, si ce secret est si bon à apprendre, & je doute fort que vous l'entendiez parfaitement, si vous ne l'avez appris qu'auprès de moi. Ah! Belle Sylvie, lui dis-je, il y a long-tems que je fçais aimer, mais vous m'en avez plus appris depuis, vous seule, que toutes les personnes que j'ai jamais vûës. Nous n'osions parler librement, parce qu'on jouoit tout auprès de nous; & afin d'avoir plus de liberté, je lui demandai si elle vouloit faire une partie d'Ombre, & nous allâmes jouer tête-à-tête dans un coin de la chambre, ne trouvant point de tiers. Nous dîmes tout ce que nous voulûmes, j'eus le plaisir de la regarder sans être observé, & ses yeux me dirent tout ce qui se passoit dans son cœur: En un mot, je ne pus douter qu'elle ne m'aimât, & je commençai tout de bon à sentir que je l'allois bien aimer.

Deux jours après elle alla à la campagne, & elle en revint dans le tems qu'elle avoit dit; mais durant quinze jours nous n'eûmes presque pas le loisir de nous parler, parce que tout le monde étoit affligé dans la maison, d'une Dame de leurs amies qu'ils avoient laissée extrêmement mal; & comme cela

cela faisoit qu'il n'y avoit plus de jeu, je n'avois pas le même prétexte de la voir. Enfin cette Dame revint à Paris, quand elle fut hors de danger, & une parente de Sylvie me retint pour y aller jouer tous les jours avec elle, parce qu'on lui avoit promis de l'aller divertir jusqu'à ce qu'elle se portât bien. Je ne m'amuserai point à vous faire le détail de tout ce qui se passa; car enfin il y auroit de quoi vous ennuyer. Je vous dirai seulement, que pendant que j'avançois à grands pas du côté de l'Amour, il me semble que Sylvie n'avoit plus aussi qu'un pas à faire, & si je me connois au mouvement des yeux, j'avois lieu de croire qu'elle ne seroit pas ingrate à mes soins & aux sacrifices que je lui faisois. Je vous prie, dit en cet endroit la Marquise, ne me dérobez rien de tout ce qu'a fait & dit Sylvie, je veux tout sçavoir, & encore une fois je l'aime autant que vous l'aimez vous-même. Dites donc que je l'ai aimée, repartit Sainville. C'est que je ne vois encore rien qui vous la doive faire haïr, dit la Marquise, & de l'humeur dont je vous connois, vous ne guérissiez pas aisément de ces sortes de blessures. Voilà la première fois que vous m'avez fait justice, reprit Sainville; il est vrai, Madame, que je n'en guéris pas aisément mais vous vous reprochez en même tems votre ingratitude, plutôt que vous ne m'accusez de foiblesse.

LIVRE II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIVRE II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

Nous allions donc tous les jours chez cette Dame malade, qui commençoit à se remettre, mais qui ne fortoit pas encore; & comme il y venoit beaucoup de monde, nous avions le loisir de nous entretenir Sylvie & moi; & les soirs je m'en revenois avec elle. Un soir qu'elle avoit paru tout le jour rêveuse, & que nous ne nous étions entretenus que par des regards, comme nous descendions l'escalier pour nous en aller, je lui ferrai la main, & lui demandai ce qu'elle avoit; elle me regarda avec des yeux tristes, qui faisoient voir que son cœur étoit pressé; & elle me laissa demander deux ou trois fois ce qu'elle avoit avant que de me répondre. Je n'ai rien, me dit-elle enfin; mais cela d'un air qui sembloit me faire des reproches. Il n'y eut pas moyen de s'en dire davantage jusqu'au carrosse; & pendant que nous nous en allions, je n'osois lui parler à cause de sa mère & d'une de ses parentes qui étoient avec nous, & qui ce me semble, commençoient à m'observer. Cependant Sylvie ne revenoit point de sa tristesse, & elle faisoit de grands soupirs, qui obligèrent enfin sa mère à lui demander avec un peu d'aigreur ce qu'elle pouvoit avoir pour faire la mine qu'elle faisoit. Sylvie étoit tournée de mon côté, elle avoit la tête presque appuyée sur moi, & nous nous serrions de bien près, quoique le fond fût assez large. Que voulez-

vous que j'aye, ma mère, répondit-elle? Ne sçavez-vous pas bien que je ne puis dormir depuis quelques jours! & qu'avez-vous à ne pas dormir? repartit sa mère; de l'humeur dont je vous vois, vous allez devenir fole. Nous nous trouvions pour lors dans une rue fort étroite, & l'obscurité aussi bien que le bruit du carrosse, nous étant favorable, je lui pris la main & en la serrant: Ma belle enfant, lui dis-je, qu'avez-vous? Faites-vous façon de le découvrir à un homme qui n'a rien de secret pour vous? Pourquoi le dirois-je, répondit-elle avec un grand soupir, quand je vois bien que personne ne s'en soucie? Ah! ne me faites point cette injustice, lui dis-je, pouvez-vous croire qu'un homme qui ne prend de plaisir qu'à être avec vous, vous regarde indifféremment! Il me parut qu'elle se remit un peu après ces paroles; mais elle continua toujours à soupirer, & comme on l'entendoit, elle s'en excusa sur ses vapeurs. Je la laissai chez elle, en lui disant que les plus malades ne se plaignoient pas, mais que j'avois bien du déplaisir de ce qu'elle souffroit. Oh! je crois, dit-elle, que vous souffrez beaucoup. Si vous souffriez autant, repartis-je, nous serions bien-tôt en état de ne plus souffrir: & voilà tout ce que nous pûmes nous dire.

Avant que de passer outre, il faut vous faire un plan qui vous fera mieux connoi-

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

tre le reste. J'avois mené chez Sylvie, un nommé Deshayes, qui étoit de mes amis, & qui n'ayant pas accoutumé de voir trop bonne compagnie, fut ravi d'entrer dans une maison où il y avoit d'honnêtes gens & du divertissement. C'est un homme qui croit être galant & avoir de l'esprit, parce qu'il a passé par les mains de trois ou quatre Vieilles, qui battent le fer depuis trente ans, auprès de qui il a appris des ruses d'amour; & à faire les plus méchans contes du monde, où il entre toujours quelque chose de bas & d'équivoque. Il est fort médifant, & ne dit jamais de bien que de lui, tant il est accoutumé avec ces sortes de femmes à parler contre sa conscience; d'ailleurs il est extrêmement décrié par quelques histoires qu'on a faites, & voilà ce qui le fait connoître. Vous êtes étonnée, que je dise qu'il étoit de mes amis avec un tel caractère, & de ce que je le menai chez une personne que j'aimois, & il y a aussi de quoi s'étonner, mais je le voulois détacher d'une maison où il alloit tous les jours, & où je sçavois bien qu'on ne parloit pas comme on devoit des parens de Sylvie, & c'est pour cela que je lui témoignois de l'amitié; mais d'ailleurs nous n'étions pas dans un fort grand commerce.

Nous continuons à nous aimer Sylvie & moi; mais elle ne croyoit pas que je l'aimasse assez, parce qu'elle ne me voyoit pas

tout l'empressement que je devois avoir, & moi parce que je l'aimois ardemment, je ménageois le tems, mes regards & tous les mouvemens de mon cœur, de crainte d'attirer les yeux de sa mère sur elle & sur moi, & de perdre tout d'un coup ce que je voulois conserver toute ma vie. Je voyois bien que ma retenue lui donnoit quelque forte de défiance; mais je tâchois de la rassurer toutes les fois que je lui pouvois parler, & lui voulois faire comprendre que tout ce que j'en faisois, n'étoit que pour elle: mais cela ne l'assuroit pas assez de moi, & je crois qu'elle eut dessein de me donner de la jalousie, afin de m'éprouver & de me donner plus d'empressement. Deshayes étoit presque tous les jours avec nous, parce qu'on le faisoit jouer à un jeu dont je ne voulois point être, ne trouvant plus de plaisir qu'avec Sylvie, qui m'avoit cent fois fait reproche que je n'aimois que le jeu, & qui me l'avoit enfin fait quitter. Ce fut Deshayes, que Sylvie trouva propre à réveiller mes soins, & ce qu'elle croyoit être un assoupissement de mon cœur. Elle souffroit qu'il lui parlât; elle le cherchoit quelquefois quand il étoit éloigné d'elle, & lui faisoit toujours la guerre d'une certaine Dame qu'on dit qu'il aimoit, & qui approche déjà de cet âge dont on a accoutumé de chercher à se faire ce qu'on nomme de bonnes fortunes. Je regardai cela d'abord avec

LIV. II.
 CHAP.
 XXXII.

Histoire de
 Sainville &
 de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

assez d'indifférence, ne voulant point contraindre Sylvie, & me persuadant qu'elle avoit dessein aussi-bien que moi, de détourner les regards de tout le monde, qui commençoient à s'arrêter sur nous. Et ce qui me rassuroit encore plus, c'est que Deshayes étant fait, comme je vous l'ai dit, & que Sylvie ayant de l'esprit, elle ne pouvoit le regarder que comme un mauvais plaisant, aussi éloigné d'avoir une passion sérieuse, que de l'inspirer, Sylvie m'engageoit même toujours à jouer avec elle, ou j'en étois de moitié, quand nous ne pouvions jouer ensemble. En un mot, j'étois hors de toute crainte; mais je ne laissois pas d'avoir quelque déplaisir de la complaisance qu'elle avoit pour Deshayes, parce que j'eusse souhaité qu'elle ne se méprît en rien. Un jour que nous causions tous trois ensemble, il fit un conte fort désagréable, dont quelques personnes qui nous attendoient, ne laissoient pas de rire. Hé si, lui dis-je, assez bas pourtant, est-ce qu'on dit des choses de cette sorte en bonne compagnie? Il n'en sçavoit pas assez pour se bien défendre, & il me repartit seulement: Pour le bel esprit je vous le laisse, mais pour bien aimer & pour la vigueur du corps, par-di je crois que nous l'emportons. Au moins, dis-je, quoique cela ne valût pas la peine de lui repartir, vous m'avez déjà cédé la meilleure partie, & pour l'autre je ne la

cede pas. En même tems je regardai Sylvie, & en haussant les épaules, je lui voulois faire comprendre que les honnêtetez qu'elle faisoit à Deshayes étoient bien mal employées. Il me parut que Sylvie fit semblant de ne pas m'entendre, & au lieu de me répondre tout au moins des yeux, elle se leva pour aller voir jouer; je la suivis, un peu piqué, & je lui dis d'un ton sérieux; Mademoiselle, aimez-vous mieux les méchans contes, que des véritez obligeantes? Que des véritez obligeantes, répondit-elle; Oui, Mademoiselle, repris-je, des véritez obligeantes. Est-ce que je vous désoblige quand je loue votre beauté, votre esprit, & quand je parle d'une passion que vous avez fait naître avec tout le respect que vous pouvez souhaiter. Elle me tourna brusquement le dos, & se plaça de maniere que je ne pouvois plus lui parler, que tout le monde ne s'en apperçût. Je vous avoue que cette nouveauté m'irrita; mais comme Sylvie ne m'avoit encore point donné d'autre sujet de me plaindre, & que je l'aimois véritablement, je me résolus de souffrir tous ces contre-tems avec patience. Cette Dame dont on faisoit la guerre à Deshayes, entra en ce moment, & se vint justement placer tout auprès du lieu où j'étois. C'est une femme à qui je n'avois jamais parlé en ma vie; mais ce jour-là elle vint m'attaquer, & malgré moi il lui falut répondre. Sylvie

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

s'en apperçût, & ne le trouva point bon, si bien que l'ayant reconnu, je me levai de ma place, & m'en allai vers elle. Deshayes qui m'avoit vû parler à cette femme, me devança & dit quelque chose à l'oreille à Sylvie; après quoi il s'en alla d'un autre côté. Je m'approchai de Sylvie, & je lui dis: Faites-moi un plaisir, Mademoiselle, avouez-moi la vérité, si je la devine du premier coup. Je vous le promets, répondit-elle. N'est-il pas vrai que Deshayes vous vient de proposer de faire un échange, je veux dire de le prendre au lieu de moi, & qu'il m'abandonnera cette Dame? Il est vrai, dit-elle en riant. Vraiment, ajoutai-je, l'échange est agréable: Hé qu'il se garde pour cette Dame qui est digne de lui, & qu'il ne se joue pas à servir la belle Sylvie, dont il est si indigne. Mais, ajoutai-je encore, je vous prie de ne croire jamais Deshayes de ce qu'il vous dira; ce n'est pas un homme si sûr que vous pourriez penser, il ne dit du bien de personne, & j'en ai des preuves qui vous donneroient pour lui une averfion mortelle, mais je n'ai nul dessein de lui nuire: & vous me ferez plaisir de ne vouloir point sçavoir ce que c'est. Effectivement il m'avoit dit d'étranges choses de la famille de Sylvie, que je n'ai jamais voulu dire, quelque sujet que j'aye eû de le haïr. Pour lui, je suis fort assuré qu'il m'a voulu rendre suspect à Syl-

vie; je l'ai reconnu à quelque parole qu'elle me dit un jour, & je ſçai que c'eſt une des plus grandes adreſſes de Deſhayes, de tâcher de détruire par ſes impertinences, ceux qu'il croit lui pouvoir faire quelque obſtacle. Sylvie ne reçut pas mes avis & mes honnêtetez comme je croyois qu'elle le dût faire, & je m'en offeñai comme un amant dont la ſincérité n'étoit pas bien reçue. Elle me demanda pourtant ſi je voulois jouer à l'Ombre, & nous y jouâmes; mais au lieu de la regarder comme j'avois accoutumé de faire & de me ſervir de cette occaſion pour lui témoigner ma tendreſſe par certaines paroles, & des actions qui ſont une maniere de chiffre entre les Amans, je ne fis voir que le dépit que je ſentois. Sylvie, joignant cela avec le moment de converſation que j'avois eue avec cette femme, s'offeñata tellement, qu'elle me dit des choſes chagrinales; & quand je la voulus appaiſer après le jeu fini, elle me regarda fixement avec des yeux tout enflammés, Qu'avez-vous donc, lui diſ-je, belle Sylvie: que tout aujourd'hui vous m'avez paru en mauvaiſe humeur? Hé rien, me répondit-elle, rien. Vous entendez ce ton, Madame, dit Sainville à la Marquiſe. Cela eſt plaiſant; je croyois avoir toute la raiſon du monde, & il ſe trouva que j'avois tout le tort. Mais qu'eſt-ce que la colere des amans? En-

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. II.
CHAP.
XXXII.

Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

la remenant chez elle, je lui dis des choses si tendres, & je lui demandai tant de fois pardon, que je l'appaisai; & je la suppliai de ne me donner jamais plus de sujet de chagrin que je ne lui en donnerois à l'avenir. Cette bourrasque passée, je vis bien que Sylvie toute jeune qu'elle étoit, étoit difficile à ménager: & croyant que Deshayes, qui tâchoit de s'insinuer auprès d'elle, ne manqueroit pas de faire son profit du moindre petit désordre qui arriveroit, & qu'il empoisonneroit tout ce qu'il m'entendrait dire, je commençai à me cacher absolument de lui, jusqu'à ne parler point de Sylvie quand il étoit présent. Nous voilà raccommodés; je demurai quelques jours en repos sans rien craindre de Sylvie, que je croyois avoir entièrement rassurée; mais j'avois une impatience extrême de trouver l'occasion de lui parler une heure en secret, &, pour lui découvrir entièrement mon cœur, de l'obliger de se déclarer davantage. Car ce n'est point assez en amour de se deviner, & de sçavoir connoître ce que l'on pense; jusqu'à ce qu'on se soit dit, je vous aime, l'amour n'est point content, & on croit toujours qu'on s'en peut dédire. Je ne me vanterai point d'avoir jamais ouï dire ce, Je vous aime, à Sylvie, j'ai seulement eu sujet de me louer de son cœur; mais parce que j'aimois avec trop de sincérité, & que je craignois de la connoître, j'ai eu trop de re-